

Dans les maquiladoras "Pour qui a vraiment

PAR MARIE-FRANCE LABREQUE

This article focuses on the "maquiladoras" (labour factories) that have sprung up in Yucatan since 1995. The author examines the life and poor working conditions of the non-unionized women who work long hours in these "maquiladoras" assembling and sewing garments for Maidenform, Gap, Wrangler, and Levy. The products they assemble are sold for high prices in North America while the women work for extremely poor wages. The author claims that these corporations are taking advantage of the Free Trade zones since NAFTA Mexico.

Beaucoup de touristes canadiens connaissent le Yucatan pour ses sites archéologiques et de plus en plus pour ses parcs naturels où on peut y admirer la flore et la faune tropicales, dont de spectaculaires flamands roses, à proximité de plages interminables au fin sable blanc. Si ces touristes délaissent un moment leurs activités ludiques pour se promener dans les nombreuses petites localités du nord de l'état sises à proximité des sites ou des plages, ils pourraient y observer une autre réalité. À l'aube, une armée de bicyclettes, de triporteur, de taxis collectifs et de minibus convergent vers des bâtiments généralement érigés à l'entrée de ces localités. Ces bâtiments sont souvent protégés par de lourdes clôtures de métal et par une guérite avec des surveillants. À leur abord, se trouvent de petits kiosques sur roulettes où les personnes descendant des divers moyens de transport utilisés, encore mal réveillées, pourront avaler à la hâte un petit déjeuner avant d'entrer dans ces bâtiments. Ces bâtiments abritent des maquiladoras. Ces personnes âgées entre 16 et 30 ans environ sont

Lorsque les maquiladoras ont commencé à s'installer le long de la frontière à la fin des années 1960, ce sont les femmes qui trouvaient à s'y employer de façon majoritaire.

des ouvrières et des ouvriers mayas.¹ Il y a quelque temps, elles ont reçu de petites brochures décrivant le travail dans cette usine et incitant les jeunes qui "ont vraiment envie de travailler" à s'engager. Il est 7 heures du matin. Une longue journée d'au moins douze heures—si l'on n'a pas de temps supplémentaire à effectuer—va commencer.

Les maquiladoras au Mexique et au Yucatan: De la frontière nord à l'«autre frontière»

Au Canada, lorsqu'il est utilisé, le terme «maquiladora» suscite encore bien des points d'interrogation. Tel n'est pas le cas au Mexique² où 1,338,970 personnes trouvent à s'employer dans les quelque 3,655 maquiladoras que l'on retrouve aujourd'hui dans tout le pays.³ Là-bas, on sait très bien qu'il s'agit d'usines dans lesquelles on s'adonne à des opérations d'assemblage. Les

pièces sont importées, exemptes de droits de douane au Mexique, et le produit final est en général exporté.⁴ De toutes les branches d'activités dans lesquelles se trouvent les maquiladoras, c'est le secteur du textile et de la confection qui compte le plus grand nombre d'établissements avec 28,22 % du total et environ 20 % de la main d'oeuvre des maquiladoras. Suit le secteur des appareils et accessoires électriques avec 18,77 % des usines et un peu plus de 30 % du personnel (Certeza Económica 53, 56). Lorsque les maquiladoras ont commencé à s'installer le long de la frontière entre le Mexique et les États Unis à la fin des années 1960, ce sont les femmes qui trouvaient à s'y employer de façon majoritaire. Peu à peu, pour toutes sortes de raisons complexes, on a assisté à une "remasculinisation" de la force de travail alors que les hommes ont investi le secteur. Ainsi, en 1999, bien que la proportion des ouvrières dominait encore sur le plan national, elle n'était plus que de 55,82 % (INEGI 1999: 8).

Seulement depuis l'entrée en vigueur de l'ALÉNA en 1994, le nombre de maquiladoras au Mexique a augmenté de 76 % et pas moins de 400,000 emplois ont été créés (Buitelaar et Padilla Pérez). Il ne fait nul doute que ces emplois sont liés non seulement au faible coût de la main d'oeuvre au Mexique mais aussi à la diminution de ce coût qui a été plus sensible dans ce pays que n'importe où ailleurs. Entre 1993 et 2000, cette diminution fut de 29,8 % au Mexique alors qu'elle a été de 11,8 % au Canada et de 7,09 % au Japon alors que la productivité des travailleurs a augmenté de 43,4 %, de

du Yucatan... envie de travailler!"

16,9 % et de 23,7 % respectivement (*Proceso*). Si l'on se place du côté des investisseurs, ces données signifient que les travailleurs mexicains permettent une rémunération du capital plus grande qu'ailleurs. Si l'on se place du côté des travailleuses et des travailleurs, cela signifie une plus grande exploitation et ce, indépendamment de la satisfaction subjective qu'ils peuvent tirer de leur travail ou de la conscience qu'ils peuvent avoir de cette exploitation.

Malgré tout ce que l'on peut lire ou dire sur le Mexique, sur la mondialisation et sur les formes spécifiques que ce processus emprunte dans ce pays, peu de personnes savent que les maquiladoras que l'on associe en général à la frontière nord se déploient actuellement partout et particulièrement dans le sud et le sud-est de la République qu'on désigne maintenant, pour les fins de publicité, sous le nom de l'« autre frontière ». Ce déploiement qui a commencé au milieu des années 1980, et qui s'est accéléré avec l'entrée en vigueur de l'ALÉNA, est peu banal. Alors qu'au nord du pays, les maquiladoras sont installées dans des villes peuplées et fortement urbanisées comme Tijuana, Ciudad Juárez ou Reynosa, les maquiladoras qui poussent leur incursion au sud du pays s'installent dans des localités rurales où l'on retrouve une paysannerie autochtone profondément enracinée malgré des tendances migratoires réelles.

Telle est la situation actuelle au nord de l'état du Yucatan, au sud-est du Mexique, un des états qui, avec le Oaxaca, le Chiapas et le Veracruz, rassemble le plus grand nombre et la plus grande proportion d'autoch-

Malgré le fait que les travailleurs masculins y soient de plus en plus nombreux, c'est encore l'image prototypique de la femme comme employée idéale qui ressort au nord comme au sud.

tones au pays. À l'époque pré-colombienne, le Yucatan a été le site d'une des plus prestigieuses civilisations de la mésoamérique, la civilisation Maya. Non seulement les sites archéologiques (comme Chichen Itza, Uxmal, Dzibilchaltún) dont les touristes sont si friands nous les rappellent-ils, mais il n'est pratiquement pas de localités qui ne soient entourées de tumulus sous lesquels se trouve une pyramide encore à mettre en valeur, un espoir que caressent plusieurs municipalités. Mais ce que cette mise en valeur cache bien souvent, c'est que les autochtones font partie des populations les plus pauvres du Mexique.

L'état du Yucatan, tout comme l'ensemble du sud du Mexique, se caractérise en effet par une situation de pauvreté généralisée. Un nombre impressionnant de ménages vivant en dessous du seuil de pauvreté absolue s'y concentre. D'ailleurs, une étude de l'*Instituto Mexicano de Desarrollo* indiquait qu'à la fin de

1998, le salaire moyen au Yucatan était un des plus bas de tout le pays dépassant à peine ceux du Chiapas, du Nayarit, du Zacatecas et du Durango (*Diario de Yucatan* 1999b). Alors que le salaire moyen national quotidien était de 111 pesos, celui du Yucatan n'était que de 76,7 pesos (*Diario de Yucatan* 1999a). On voit donc clairement quel type d'avantage économique comparatif incitera les maquiladoras (dont au moins une, Vogue Dessous, est canadienne...⁵) à s'installer au Yucatan. Alors que le salaire ouvrier hebdomadaire moyen à la frontière y est de 600 pesos, il n'est que de 300 pesos dans cet état, soit environ 50 dollars canadiens. Sur le site Internet du gouvernement, on peut d'ailleurs lire : « Wages for production workers are among the most competitive in Mexico. They are about the half of those in the border region... » (Site du gouvernement du Yucatan). Un véritable pactole... du moins, du point de vue des employeurs.

Des maquiladoras à la campagne: de l'agriculture à l'assemblage de « jeans »

En septembre 1999 au Yucatan, il y avait 136 maquiladoras générant 31,500 emplois (Site du gouvernement du Yucatan). 45 maquiladoras, la majorité oeuvrant dans le secteur de la confection, étaient établies dans des localités rurales. En novembre 1999, le personnel ouvrier féminin au sein des maquiladoras représentait 58,37% du total (INEGI 1999). Même si, tout comme sur le plan national, la proportion de femmes ne cesse de baisser depuis 1996, alors qu'elle était de

67,5% (INEGI 1996), il s'agit d'une concentration remarquable si on la compare avec le taux de population féminine économiquement active pour l'ensemble de l'État, qui était de 33,96 % en 1995 (INEGI et Gobierno del Estado de Yucatan 136). Il est donc encore tout à fait légitime de parler des femmes comme une catégorie significative et spécifique de travailleurs dans le domaine des maquiladoras. D'ailleurs, malgré le fait que les travailleurs masculins y soient de plus en plus nombreux, c'est encore l'image prototypique de la femme comme employée idéale qui ressort au nord comme au sud (voir Salzinger).

C'est surtout après la signature de l'ALÉNA que les maquiladoras se sont déployées à l'intérieur du Mexique. Au Yucatan, les premières usines à s'installer à la campagne l'ont fait en 1995. Il faut dire que l'arrivée des maquiladoras à la campagne a été accueillie comme une véritable planche de salut par les populations locales qui y voyaient une voie alternative à la production du henequen, un agave qui a été cultivé à grande échelle dans le nord du Yucatan depuis la fin du XIX^e siècle. La culture s'est d'abord faite dans le cadre du système de péonage (terme décrivant la condition des paysans indiens reliés au patron—dans ce cas l'« hacendado »—dans une relation de dépendance personnelle), puis, après la Révolution, dans le cadre de l'« ejido » (tenure communale de la terre dans laquelle l'assemblée générale des membres—les ejidatarios—constitue l'instance décisionnelle) et dans le cadre de la petite et de la micro propriété privée. La décortication des feuilles du henequen fournit une fibre qui sert à la fabrication notamment de la corde. Le henequen a constitué le fondement de l'économie agricole et industrielle du Yucatan durant plusieurs décennies. Hommes et femmes s'adonnaient à la production agricole, certaines activités étant réservées à l'un ou l'autre sexe. En plus, les femmes avaient et ont toujours la

responsabilité des tâches associées à la reproduction et à l'entretien de la force de travail.

Comme le prix de la fibre de henequen était déterminé sur les marchés mondiaux, dès que celui-ci baissait, les économies locales expulsaient temporairement une partie de la force de travail vers l'extérieur. Ainsi, dès les années 1940, les jeunes hommes avaient tendance à migrer vers des lieux meilleurs en attendant que les choses se replacent. Les fillettes et les jeunes filles trouvaient à s'employer comme servantes, lavandières ou gardiennes d'enfants dans les petites villes ou à la capitale. La construction de la ville de Cancun, située à environ six heures de la région qui nous concerne ici, a coïncidé avec le déclin définitif de la production du henequen dans les années 1970. L'émigration des jeunes hommes et des jeunes femmes vers Cancun et vers les localités de ce qui est devenu la Riviera Maya a été systématique à tel point que, jusqu'à l'arrivée des maquiladoras, on qualifiait les localités du nord du Yucatan de villages fantômes (voir Baños Ramirez). Mais l'absorption de cette main d'œuvre non spécialisée avait des limites et, même avant la fin des années 1970, les divers paliers des gouvernements ont cherché à introduire des programmes de diversification agricole et industrielle dans ces villages afin d'inciter les jeunes à y demeurer ou à y revenir. Les femmes, dont il est bien connu qu'elles constituent souvent le moteur de la migration, furent les premières visées.

À la fin des années 1970, pour satisfaire aux engagements pris dans le sillage de l'Année internationale de la femme dont la conférence d'ouverture s'était déroulée à Mexico en 1975, le gouvernement mexicain mit sur pied un programme spécifiquement destiné aux femmes paysannes: les Unités agricoles et industrielles pour les femmes (UAIM) dans lesquelles elles pouvaient s'adonner à la couture, la broderie, le tissage de hamacs, l'élevage de

poulets, de porcs, de chèvres ou de bovins ou encore à la production de légumes. Pour mettre en marche leurs unités, les femmes recevaient des crédits (et en principe de la formation et des conseils) du gouvernement, mais comme il n'y avait à peu près pas de débouchés pour ces produits, tout ce qu'elles réussissaient à faire, à part quelques « success stories » d'ailleurs bien éphémères, c'était de s'endetter auprès des agences de crédit gouvernementales. À leur tour, ces dernières n'avaient d'autres choix que, périodiquement, d'annuler la dette. « Que pouvait-on nous faire? », m'a encore dit récemment une informatrice à ce sujet, « nous sommes pauvres, nous n'avons pas d'argent. On ne pouvait toujours bien pas nous mettre en prison ». En fait, et je l'ai déjà soutenu ailleurs, ces projets visaient davantage à redéfinir la force de travail des paysannes plutôt que de générer des revenus (voir Labrecque).

Dans les années suivantes et jusqu'à ce jour d'ailleurs, divers programmes seraient proposés aux populations paysannes avec des succès mitigés. Au nord du Yucatan, particulièrement, où les alternatives à la culture du henequen sont limitées étant donné le climat tropical, un sol extrêmement pauvre et mince et des infrastructures pour l'irrigation à peu près inexistantes, on axe aujourd'hui les programmes vers la production de légumes en serres et vers l'installation des maquiladoras. Dans l'espoir d'attirer ces dernières, alors que le PRI (Parti révolutionnaire institutionnel) dominait encore, tant sur le plan national que sur celui de l'état, on a bâti des parcs industriels autour de la capitale, on a modernisé les infrastructures aéroportuaires et portuaires, on a tracé des autoroutes, on a amélioré l'approvisionnement en électricité, tout en se livrant à une dynamique campagne publicitaire aux États Unis vantant les avantages comparatifs de la région. Alors que d'un côté, on valorise culturellement la population en évoquant son passé

maya (il est courant d'illustrer les documents publicitaires de photographies de pyramides ou d'artefacts mayas) et en soulignant sa patience, sa dextérité, son souci du détail (pour la couture, on admettra que c'est plutôt convainquant), d'un autre côté on dévalorise économiquement sa main d'œuvre. Ainsi sur le site Internet de Mexico Connect Business, on peut lire : « Perhaps the most striking advantage to conducting business in the Yucatan is the cost of doing business ... and the daily minimum wage is about three dollars U.S. » (Mexico Connect Business). Et le gouvernement du Yucatan de renchérir : « Unions are business friendly and limited » (Site du gouvernement du Yucatan)—une remarque conçue pour marquer, une fois de plus, la différence d'avec la frontière nord où malgré les avatars des syndicats, le militantisme est plus présent qu'au Yucatan.⁶

La vie quotidienne à la maquiladora: un simulacre de communauté

Voilà pour le contexte général de l'installation des maquiladoras dans les campagnes du Yucatan que j'ai plusieurs fois brossé dans des articles académiques,⁷ ou encore lors de communications soit dans des réunions d'associations professionnelles, dans des universités ou dans des collèges. C'est d'ailleurs à l'occasion d'un exposé à l'université à la veille du Sommet des Amériques à Québec en mars 2001 que j'ai été interpellée par une étudiante qui avait aussi séjourné au Yucatan et qui, devant mon approche critique des maquiladoras comme instances d'exploitation de la main d'œuvre, s'est écriée : « Mais les jeunes yucatèques n'ont jamais gagné autant d'argent de leur vie. Je les connais. Je les ai interviewés. Trois cents pesos pour nous, ce n'est peut-être pas grand chose. Mais pour eux c'est beaucoup. Et puis, personne ne gagne seulement 300 pesos par semaine. Il y a des bonus, des incitatifs. Enfin, les jeunes ont accès

à l'assurance sociale et ils peuvent assurer des membres de leur famille qui ne le sont pas. En tout cas, ils ne se sentent pas exploités! »⁸

Il semble bien que les modes « revampés » de gestion des maquiladoras ne servent pas seulement à convaincre leurs travailleuses et leurs travailleurs. Ils séduisent également les chercheuses en herbe! Alors que les premières générations de maquiladoras avaient été pratiquement associées à l'esclavagisme, les générations les plus récentes ont soigné leur présentation. Au Yucatan, presque toutes les maquiladoras ont des gestionnaires de personnel formés aux relations humaines, des types au demeurant fort sympathiques qui acceptent sans trop se faire prier de donner des entrevues aux anthropologues. Ainsi m'entretenait le gérant du personnel dans une grande maquiladora de capitaux américains : « De toute évidence, notre usine est ici dans ce village pour faire des profits comme n'importe quelle autre entreprise. Mais si nous sommes ici précisément c'est pour donner de l'ouvrage à la population... En fait, on veut que les gens qui travaillent pour nous se sentent bien. On sait bien que dans certaines entreprises, les gens n'y vont que parce qu'ils ont besoin de gagner de l'argent. Mais nous autres, ce qu'on essaie de faire, et qu'à mon avis on réussit, c'est que les gens viennent travailler parce qu'ils aiment être chez nous ».

Ces propos ne sont pas exceptionnels au Yucatan. Leur application concrète dans la vie quotidienne ne l'est pas non plus. Presque toutes les maquiladoras ont leur équipe de soccer—un sport très populaire au Mexique—et on favorisera l'émulation d'une maquiladora à l'autre. Dans certaines d'entre elles, l'anniversaire de l'ouvrière ou de l'ouvrier sera souligné. Dans plusieurs également, on aura au moins une fête annuelle regroupant tous les employés et les patrons, indépendamment de leur rang ou de leur statut—une transgression symbolique des règles de

conduite quotidienne visant à relâcher les tensions, comme n'importe quel anthropologue pourra l'expliquer. Dans cette fête, on y voit les ouvrières dansant au bras des gérants ou même des propriétaires, et tout ce beau monde s'interpellant par son prénom. Ce sera l'occasion de tirer au sort le nom des personnes ayant accumulé des bons de « bonne conduite » pour avoir été ponctuel, pour avoir été ceci et cela (le « ceci » et le « cela » variant d'une maquiladora à l'autre) pendant tant et tant de jours, de semaines et de mois, pour avoir rempli son quota de production, etc. Les personnes dont le nom aura été tiré au sort recevront qui un téléviseur, qui une laveuse automatique, qui un mélangeur, et ainsi de suite. Bref, on se croirait dans une grande famille et l'illusion n'est pas sans rappeler les liens de dépendance dans lesquels se retrouvaient les Mayas yucatèques à l'époque des haciendas à la fin du XIX^e siècle alors qu'ils devaient embrasser la main de leur maître, la même main qui les avait fouettés la veille. Mais là s'arrête la comparaison et un anthropologue comme Michael Herzfeld, dans un ouvrage au titre évocateur de *Cultural Intimacy*, parle plutôt de la propension à utiliser la métaphore de la famille et du corps pour produire un simulacre de communauté (voir Herzfeld). L'efficacité idéologique de cette métaphore semble évidente... Elle s'exerce autant sur les travailleurs que sur certains chercheurs qui oublient de distinguer les différentes dimensions de l'exploitation. En tout cas, ce n'est pas parce qu'on ne se sent pas exploité qu'on ne l'est pas.

Il ne faut pas, bien sûr, généraliser. Les travailleuses et les travailleurs sont souvent critiques quant à leurs conditions de travail. Plusieurs facteurs favorisent ou non ces positions critiques. Ainsi, les maquiladoras sont de diverses dimensions et de capitaux variés : américains, mexicains, canadiens, coréens, chinois, mixtes. Elles assemblent des vêtements aux marques connues

comme : Maidenform, Sara Lee, Wrangler, Levi Strauss, Polo Ralph Lauren, Coach, Eddie Bauer, Liz Claiborne, Gap, Banana Republic.⁹ Certaines d'entre elles regroupent entre 1500 et 4000 travailleuses et travailleurs. Ce sont celles où les conditions de travail sont les plus « formelles »: d'une part, des horaires stricts, une supervision et une surveillance serrées, pas de syndicats mais des comités maison pour traiter des plaintes, de l'air climatisé; d'autre part, une cafétéria, des toilettes à peu près propres, de la musique entraînante, bref une ambiance stimulante soulignée par plusieurs jeunes. Une jeune fille nous dit : « tout le monde s'entend bien, il y a de la camaraderie, il y a de la musique toute la journée... »; une autre affirme : « J'aime l'ambiance, je me suis fait des amis »; une autre encore : « Ce que j'aime, c'est échanger avec les camarades. Comme l'entreprise est grande, tu connais beaucoup de monde, c'est intéressant ». Enfin : « J'aime travailler à la maquiladora parce que j'ai plus de liberté qu'auparavant; après le travail, on passe par la « plaza » (le centre du village où se trouvent plusieurs services) et on y reste un moment ».

Le changement social : être une femme dans le Yucatan rural hier et aujourd'hui

Pour comprendre ces remarques, il faut savoir ce qu'était la vie des jeunes filles de la campagne au Yucatan avant la venue des entreprises. Leur scolarité était réduite. Plusieurs d'entre elles étaient retirées de l'école dès la puberté. À moins d'aller travailler comme servante à la ville où elles étaient confiées aux patrons qui répondaient d'elles, leur vie se passait entre les quatre murs de leur maison sous la tutelle de leur père ou de leurs frères—la domination masculine est prégnante—jusqu'à ce qu'elles se marient. Leurs relations sociales se résumaient aux membres de leur famille élargie. Pourquoi se décider à travailler à la maquiladora?

« Parce que s'est ennuyant d'être toujours seule », répond une informatrice. Se faire des amis des deux sexes est donc toute une nouveauté pour ces jeunes femmes. Certaines paient le prix fort pour leurs nouvelles relations, comme cette jeune femme de 28 ans, mère de trois enfants, qui avait une ecchymose sur

Les jeunes femmes devaient manger leur goûter du midi au cimetière situé juste en face de la maquiladora, terrifiées juste à l'idée de rencontrer une de mes chercheuses.

le visage le jour où je l'ai interrogée. À la question : « Que pensez-vous de votre mari de votre travail à la maquiladora? », elle a éclaté en sanglots me disant qu'après l'avoir incitée à s'engager, il avait changé d'idée lorsqu'il avait constaté qu'elle s'était fait des amis.

« Nous avons des problèmes », a-t-elle conclu de façon laconique. Je n'ai pas insisté. J'avais compris.

D'autres maquiladoras, surtout celles de capitaux mexicains, ne comptent pas plus d'une centaine d'employés. Elles sont installées dans des locaux récupérés d'anciens bâtiments coloniaux ou érigés à la hâte; elles n'ont pas d'air climatisé mais, si on a à s'absenter, « on peut s'arranger » avec les superviseurs ou les gérants qui sont souvent originaires de la localité même; on peut même, semble-t-il, demander des avances de salaires... Au bas de l'échelle et dans les villages les plus petits et les plus isolés se trouvent les maquiladoras qu'on pourrait associer à celles de la première génération,¹⁰

les plus « esclavagistes ».

J'ai eu l'occasion de voir au moins une de ces maquiladoras : soixante personnes, de toutes jeunes femmes pour la plupart, travaillant à un rythme d'enfer dans un triste bâtiment sombre et sinistre, au toit de tôle sans climatisation autre que des portes ouvertes, sans fenêtre. L'employeur déduit un montant (qu'elles ont été incapables d'évaluer) de leur paye pour l'eau qu'elles boivent et le papier de toilette. Des six maquiladoras avec lesquelles il m'a été donné d'être en contact, c'est là que les revenus hebdomadaires sont les plus bas—175 pesos par semaine, soit 17,50 dollars américains, 29 dollars canadiens. Les jeunes femmes devaient manger leur goûter du midi au cimetière situé juste en face de la maquiladora, terrifiées juste à l'idée de rencontrer une de mes chercheuses, convaincues qu'elles seraient congédiées si elles lui adressaient la parole. Des capitaux sud-coréens, une gérante issue de la population locale (sœur du maire du village, comme par hasard) mais dont toutes les jeunes femmes ont peur. L'une d'entre elles a dit : « ... Si elle te voit parler pendant le travail, elle t'engueule, elle te dit de te dépêcher, qu'il faut que tu travailles vite. Je déteste me faire engueuler... on nous engueule beaucoup... personne n'aime ça se faire engueuler ».¹¹ Bref, on y voit un autre style de gestion que celui des maquiladoras américaines et chinoises. Bien que les pressions pour « sortir » la production soient généralisées, les conditions de travail varient donc considérablement d'un endroit à l'autre. Même si le salaire est sensiblement équivalent, l'ambiance peut faire toute la différence. Les spécialistes en gestion du travail l'ont bien compris.

Mais qui sont les jeunes femmes qui travaillent dans les maquiladoras de confection du Yucatan? En fait, âgées en moyenne de 26 ans, elles sont un peu plus âgées que celles qui travaillent dans les maquiladoras d'assemblage électronique de la frontière nord. L'entraînement et

l'endurance requis pour la confection sont différents que pour l'électronique. Si plusieurs d'entre elles sont célibataires, on n'empêche pas les femmes mariées de s'engager surtout lorsqu'on considère que ce statut est un gage de stabilité et de sérieux. Plusieurs chercheuses (dont moi-même) avons longtemps pensé que la propension des maquiladoras de confection à venir s'installer au Yucatan était liée au fait que depuis la colonie les femmes mayas ont excellé dans le tissage, la broderie et la couture et que les maquiladoras misaient sur l'expérience préalable des femmes. Sous la colonie en effet, comme les historiens l'ont documenté, elles devaient tisser de larges bandes de coton qui servaient à payer le tribut aux conquérants (voir Quezada; García et Castilla). L'industrie de la confection s'est développée et, au *xxe* siècle, elle en est venue à occuper une place importante à Mérida dans la capitale. Or, plusieurs entrepreneurs confiaient des tâches en sous-traitance aux femmes paysannes de la campagne (voir Brannon et Baklanoff).

Cet argument de l'expérience préalable en couture ne tient toutefois pas entièrement la route face à des données ethnographiques plus précises. En effet, la plupart des jeunes femmes rencontrées par les chercheuses de mon projet et moi-même n'avaient jamais touché à une machine à coudre de leur vie avant de travailler la première fois dans une maquiladora. Parce que les machines à coudre industrielles (il y en a plusieurs sortes destinées à différentes fonctions) n'ont rien à voir avec les machines domestiques, un des plus gros défis que rencontrent les jeunes femmes lors de leur premier engagement, c'est justement de se débarrasser de la peur qu'elles ressentent devant la machine. Un des avantages qu'ont eu les maquiladoras lorsqu'elles se sont installées à la campagne à partir de 1995, c'est que plusieurs jeunes femmes avaient déjà une expérience préalable de tra-

vail dans l'une ou l'autre des maquiladoras de la capitale. En fait, si les maquiladoras de confection se sont installées à la campagne, ce n'est pas parce que la population a davantage d'aptitudes qu'ailleurs pour la couture, contrairement à ce qui est souvent suggéré, mais bien parce qu'un ensemble de facteurs

« On trouve des chemises auxquelles il manque une manche, ou une autre pièce. Ce n'est pas possible qu'il s'agisse d'une distraction, c'est volontaire ». Bien que discrète, la résistance est réelle.

historiques, politiques, économiques et ethniques (n'oublions pas que la population du nord du Yucatan est autochtone) y ont fait converger les capitaux étrangers.

La vie est belle!

Malgré les soubresauts récents de l'économie, il y a fort à parier que les maquiladoras resteront au Yucatan encore un bon bout de temps.¹² Les avantages comparatifs ont de quoi faire rêver quiconque ne s'embarrasse pas trop de justice sociale. Les coûts de production au Yucatan sont de 20% plus bas qu'en Amérique centrale; le taux de rotation de la main d'œuvre est d'environ 2 ou 3% (on parle de 14% à la frontière nord); il y a un bon bassin de main d'œuvre à bon marché et il n'y a pas de syndicat. Comme le dit un gérant : « Life's just great, perfect » (*Latin Trade Magazine*). Chez les travailleuses et les travailleurs, le consensus n'est pas aussi parfait que veulent bien le

suggérer les patrons et leurs représentants. Le taux de rotation est peut-être plus bas qu'ailleurs mais, aux dires des informatrices, l'absentéisme est fréquent. Comme me le disait une superviseuse dans l'une des grandes maquiladoras de la région, le vol et le sabotage le sont également. « On trouve des chemises auxquelles il manque une manche, ou une autre pièce. Ce n'est pas possible qu'il s'agisse d'une distraction, c'est volontaire ». Bien que discrète, la résistance est réelle. Mais, à chaque jour suffit sa peine. La journée tire à sa fin...

Il est sept heures du soir. La journée de travail s'achève, sauf pour certains et certaines qui n'ont pas terminé le quota qui leur était assigné. Une travailleuse me l'a dit : « ... une seule pièce manquée dans ce qu'on t'avait assigné et te voilà obligée de rester et de vérifier toutes les autres, peu importe l'heure de la sortie ». Les superviseuses et les superviseurs doivent aussi rester pour remplir diverses paperasses. Ils en ont encore pour au moins deux heures. Une armée de jeunes émerge tout de même de la maquiladora et se dirige vers les différents véhicules qui leur correspondent ou enfourchent leur bicyclette ou hèlent les conducteurs de triporteurs. La nuit est déjà tombée. Quelques jeunes s'attardent. Certains trouvent même le moyen de se chamailler ou d'esquisser quelques passes de soccer. Les jeunes femmes se hâtent. Quelques-unes doivent quérir leurs petits laissés aux bons soins de leur mère. Toutes sont fatiguées. L'enfermement et la routine leur ont pesé : « Il arrive un moment où tu te lasses de toujours faire la même chose... ». Plusieurs sortent avec des maux de tête et pour cause : que l'on s'imagine un peu le bruit que peuvent faire des centaines de machine à coudre qui fonctionnent toutes en même temps! Un jeune homme à qui je demandais ce qu'il aimait le mieux de son travail à la maquiladora me l'a dit avec humour : « Ce que j'aime le mieux? L'heure de la sortie! » Et pourtant,

demain, un peu avant 7 heures, lui et ses compagnons et compagnes de travail seront à nouveau sur la ligne pour une autre journée de douze heures et plus. Oui, c'est bien vrai : il faut vraiment avoir envie de travailler pour travailler dans une maquiladora au Yucatan. Mais peu importe, le patron l'a dit : « Life's just great, perfect! »

Cet article repose sur une recherche actuellement en cours, intitulée « Perspectives sur le changement social au Yucatan au temps des maquiladoras » (1999-2002) et subventionnée par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada. Les données utilisées ici proviennent d'une collecte effectuée à l'été 2000 alors que mes auxiliaires et moi-même avons fait des observations et des entrevues systématiques dans six localités du nord du Yucatan où se trouvait une maquiladora à ce moment-là. Les auxiliaires de recherche étaient toutes des étudiantes en anthropologie à l'Université Laval. Il s'agit de Mélissa Gauthier, Mirka Gilbert, Julie Mareschal, Nashely Silva, Annie Vézina.

Marie France Labrecque a obtenu son Ph.D. en 1982 à la City University of New York. Elle est professeure d'anthropologie à l'Université Laval, Québec, Canada. Elle mène actuellement une recherche sur la production « genrée » et sur le déploiement des maquiladoras à la campagne dans l'état du Yucatan, Mexique.

¹Comme nous le verrons plus loin, les maquiladoras au Yucatan appartiennent surtout au secteur de la confection. Tout comme dans le secteur de l'électronique, la main d'œuvre préférée reste encore celle âgée de 25 ans et moins. Cependant, plusieurs autres tâches doivent être accomplies dans les maquiladoras comme celles de la supervision, l'entretien, l'emballage, la manutention et l'expédition. Les employeurs ne voient pas d'inconvénient à ce que des personnes plus âgées

occupent ces postes.

²Les travaux sur les maquiladoras au Mexique se comptent par centaines. Sur les dimensions de genre, il faut souligner le travail pionnier de Fernandez-Kelly, M.P., 1983, *For We Are Sold, I and My People. Women and Industry in Mexico's Frontier*. Albany, State University of New York Press. Deux ouvrages plus récents se distinguent : celui de Peña, D. G., 1997, *The Terror of the Machine. Technology, Work, Gender, and Ecology on the U.S.-Mexico Border*. Austin, The University of Texas at Austin, et celui de Tiano, S., 1994, *Patriarchy on the Line. Labor, Gender, and Ideology in the Mexican Maquila Industry*. Philadelphia, Temple University Press.

³Les chiffres datent d'avril 2001 et ont été tirés du magazine *Twin Plants News* cités par le Washington Times, supplément sur le Mexique consulté le 8 août 2001: www.international-specialreports.com/theamericas/01/Mexico/index.html

⁴Avant l'entrée en vigueur de l'ALÉNA, les maquiladoras étaient tenues d'exporter toute leur production. Ce n'est plus le cas aujourd'hui (<http://www.twin-plant-mews.com>). Consulté le 31 octobre 2001.

⁵La compagnie Vogue Dessous qui fabrique dessous-vêtements féminins a deux usines au Yucatan, une à Mérida et une à Tizimín.

⁶Voir notamment LAWG, 1994, « Union Organizing in the Maquilas », *LAWG Letter*, 46; plusieurs aspects du militantisme et de la résistance sont traités par la Maquila Solidarity Network, une organisation de Toronto. Sur son site internet, on trouvera des renseignements sur les campagnes de solidarité et de boycottage de certaines marques produites dans des maquiladoras qui ne respectent pas les conventions internationales et les lois nationales du travail; on trouvera également des liens internet à d'autres organisations de solidarité www.maquilasolidarity.org.

⁷Voir notamment « Women and Gendered Production in Rural

Yucatan : Some Local Features of Globalization », *Urban Anthropology and Studies of Cultural Systems and World Economic Development*, 1998, 27,2 : 233-262; «Maquiladoras et développement rural au nord du Yucatan, Mexique », *Travail, capital et société/Labour, Capital and Society*, 1999, 32, 2 : 132-157; « L'économie politique de la construction des genres chez les Mayas du Yucatan au temps des maquiladoras », *Anthropologie et Sociétés*, 2001, 25, 1, 99-115.

⁸Les travailleuses et travailleurs des maquiladoras au Yucatan reçoivent leur paye à chaque quinzaine. Au Mexique, le salaire minimum correspond à une journée de travail de 8 heures. La semaine est de 6 jours. Les travailleuses et les travailleurs ne sont pas payés sur une base horaire. Le salaire minimum quotidien varie selon les régions. Au Yucatan, il est de 32 pesos par jour, soit environ 5 dollars canadien, alors qu'il est de 40 pesos environ au centre du Mexique. Au Yucatan, les travailleuses et travailleurs gagnent donc, au minimum, 32 pesos par jour. Le salaire sera majoré selon l'ancienneté et selon la tâche. Au salaire minimum correspond un quota de travail. Des bonus en argent s'ajouteront pour les heures et les tâches supplémentaires effectuées. Il est exact que la plupart des personnes travaillant dans les maquiladoras gagnent davantage que le salaire minimum. Mais c'est parce qu'elles accomplissent des travaux supplémentaires, parce qu'elles ont accumulé de l'ancienneté, ou qu'elles ont eu une productivité au-dessus de la moyenne. Dans plusieurs maquiladoras, les 48 heures de travail que comporte une semaine « normale » sont réparties sur 4 journées de 12 heures. Pour les travailleurs, cela signifie 4 jours successifs de travail et 4 jours successifs de congé. Pour l'usine, cela permet une utilisation maximale des équipements, soit 7 jours sur 7, puisque plusieurs équipes de travail se succèdent sur le plancher.

⁹Ces marques sont énumérées dans la version électronique de Latin Trade

Magazine, juillet 2001, consultée le 28 octobre 2001, www.latintrade.com/newsite/content/archives.cfm?TopicID=23&StoryID=1345. Leur énumération coïncide avec ce que mes auxiliaires de recherche et moi-même avons trouvé sur le terrain à l'été 2000.

¹⁰Sur les différentes générations de maquiladoras au Mexique, on lira l'article de Kopinak, K., 1995, « Transitions in the Maquilization of Mexican Industry : Movement and Stasis from 1965 to 2001 », *Labour, Capital and Society*, 28, 1 : 68-94.

¹¹Les données sur cette maquiladora ont été recueillies par Mirka Gilbert, auxiliaire de recherche.

¹²Le président Vicente Fox place les maquiladoras pratiquement au centre de son programme de développement pour le Mexique et l'Amérique centrale, le Plan Puebla Panamá. Voir le site de la présidence mexicaine www.presidencia.gob.mx <<http://www.presidencia.gob.mx/>> sur lequel on peut retrouver l'énoncé complet du programme, plus particulièrement sur le site : [ppp.presidencia.gob.mx](http://www.ppp.presidencia.gob.mx). Voir également la résistance qui s'exprime autour de ce programme notamment la Déclaration dite de Tapachula (Declaración del foro de información, análisis y propuestas « El Pueblo es primero frente a la globalización », Tapachula, Chiapas, 12 de Mayo 2001) www.laneta.apc.org/scic/noticias/010512tapachula.html <<http://www.laneta.apc.org/scic/noticias/010512tapachula.html>> consulté le 11 octobre 2001.

References

Baños Ramirez, O. "Articulación rural-urbana de la zona henequenera: una aproximación via perfiles laborales : 189-206." *Procesos territoriales de Yucatán*. Marco Tulio Guzman, (coord.). Mérida: Universidad autónoma de Yucatán. Facultad de arquitectura, 1995.

Brannon, J. and E. N. Baklanoff. *Agrarian Reform & Public Enter-*

prise in Mexico : The Political Economy of Yucatan's Henequen Industry. Tuscaloosa: The University of Alabama Press, 1987.

Buitelaar, R. M. et R. Padilla Pérez. «Maquila, Economic Reform and Corporate Strategies» *World Development* 28 (9) (2000): 1627-1642.

Certeza Económica. Publicación bimestrial. Ano III. 13 (1999): 53,56 *Diario de Yucatan* 11 septembre 1999a *Diario de Yucatan* 12 septembre 1999b García, A. et B. Castilla. « Mujeres, telares y patíes : el Yucatan colonial. » *Yucatán: Historia y Economía* 4 (20) (juillet-août 1980): 46-68. Instituto Nacional de Estadística, Geografía e Informática (INEGI). *Industria maquiladora y de exportación*. Yucatan: México. Mai 1999.

Herzfeld, M. *Cultural Intimacy: Social Poetics in the Nation State*. London: Routledge, 1997.

Instituto Nacional de Estadísticas, Geografía e Informática (INEGI). *Estadística de la industria de la maquiladora de exportación*. México: Dirección General de estadística. Dirección de Estadística Económica. Données du mois d'octobre 1996.

Instituto Nacional de Estadística, Geografía e Informática (INEGI) et Gobierno del Estado de Yucatan, 1998, *Anuario Estadístico del estado de Yucatán*. México: Secretaría de Hacienda y Planeación, 1998.

Labrecque, M. F. « Femmes du Yucatan. Vers une redéfinition de la force de travail des paysannes. » *Revue canadienne d'études du développement*, 12 (1) (1991): 59-73.

Latin Trade Magazine (juillet 2001). Version électronique consultée le 28 octobre 2001, www.latintrade.com/newsite/content/archives.cfm?TopicID=23&StoryID=1345

Mexico Connect Business. Site internet de Mexico visité le 14 avril 2001. www.mexconnect.com/mex/_yucatan1.html. Les majus-

cules sont dans le texte original. *Proceso* no. 1293, 12 août 2001.

Quezada, S. *Los pies de la República. Los Mayas peninsulares, 1550-1750*. Mexico: CIESAS, 1997.

Salzinger, L. «Making Fantasies Real. Producing Women and Men on the Maquila Shop Floor.» *NACLA Report on the Americas* 34 (5) (2001): 13-19.

Site du gouvernement du Yucatan. Consulté le 14 avril 2001 www.yucatan.gob.mx/english/why.htm.

**ROBERTA
A. MCQUEEN**

**LITTLE RED
MOCCASINS**

She's remembering when
her dad carefully traced
around her slender foot
the pattern of
leather moccasins used
for playing Indian princess

Tiny tot
dark glossy hair
shining in the sun
walking on tiptoe
so as not to get
those moccasins dirty

Picture perfect
she's guarding her
most prized possession
stitched with blue lacing
a gift from her father
she proudly wore
now look so small

If only she could
stay in them forever

Roberta A. McQueen is a teacher who believes poetry should be accessible to everyone. This is taken from her chapbook titled "Little Red Moccasins and Other Poems."